

Dominique Pardonche

LA LIGNE

DU PETIT SOLDAT



«...et n'oublie pas de vider tes poches !»

Dominique Pardonche

LA LIGNE du Petit Soldat

© Dominique Pardonche, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-9755-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est inspiré d'un fait historique réel dont les événements ainsi que la vie de ses protagonistes ont été modifiés pour les besoins du livre.

1

Attendre dans la douleur, sur cet inconfortable banc, les fesses calées entre les lattes de bois mouillées par cette petite pluie d'été, me semblait la seule chose possible à faire. Que Dieu, ou autre chose, puisse me guider ailleurs ! Quelle force, en moi ou extérieure, allait-elle pouvoir me sauver de ce marasme cérébral qui, peu à peu, me tuait.

Traversant le potager, le bien sympathique René ne saura jamais que sa main tendue, sincère et salvatrice, m'épargnera les profondeurs du précipice.

Une allée de platanes, précieux pour leurs ombrages, séparait le côté sud du parc et les jardins ouvriers de la Jonchère. Un grillage d'un mètre de haut marquait la limite cadastrale. René et Louis venaient dans leur havre de paix tous les jours. Le charme de ces jardins ouvriers était l'absence de délimitation physique entre chaque parcelle, chacun respectant l'espace de l'autre et où chaque chose avait sa place. Tous identiques, des petits cabanons de bois abritaient le matériel nécessaire à l'ouvrage. Ils étaient bâtis à l'entrée des terrains et donnaient sur l'allée centrale par laquelle les jardiniers arrivaient. Équipés pour la sieste de l'après-midi, l'apéro, les parties de cartes ou pour les pauses casse-croûte, ceux de René et Louis pouvaient être sans complexe assimilés à une résidence secondaire. Des batteries, palliant l'absence d'alimentation électrique, alimentaient parfois une télé lors des grands moments de l'actualité sportive tels que le tour de l'État Français, les Jeux Olympiques ou encore les

matchs du Super Ball. Les fleurs et arbres fruitiers étaient également très présents dans cet endroit, au plus grand bonheur de nos yeux mais aussi pour celui des abeilles, une ruche étant présente dans le fond du terrain. Tel était le décor qui se dessinait à moi lorsque je passais derrière ce banc. Devant, si je détournais les yeux de la cinquième fenêtre en partant de la gauche du deuxième étage du bâtiment "L", de cette structure ultramoderne, la perspective m'offrait les Alpes sur fond de ciel bleu. Plus proches, des voiles glissaient lentement sur la plénitude du lac d'Annecy.

Appuyé sur sa rasette, espérant enfin une annonce heureuse, René me demanda avec sollicitude,

— Comment elle va aujourd'hui ?

Il trouva réponse dans le tourment écrit sur mon visage et me donna une tape bien amicale sur l'épaule. Mon bon René, je ne suis pas certain de mériter ta compassion et suis envahi de honte de recevoir cette sympathie si sincère, comme un milliardaire recevrait l'aumône sans oser avouer sa richesse. Pourtant, c'était bel et bien à cette vie-là qu'il fallait que je me raccroche, ce que je fis.

— C'est bon pour le jardin cette petite pluie ? le questionnais-je.

— Crois-tu, regardes !

Prenant appui sur le manche de son outil, il se pencha pour tracer du bout du doigt un sillon dans la terre entre deux plants de tomates.

— À un centimètre, la terre n'est même pas mouillée ! reprit-il.

Puis, à Louis, qui fit apparition à son tour à l'autre bout du jardin.

— Ce n'est mouillé qu'en surface, un bon p'tit coup de binette là-dessus ça va faire du bien !

Rejoignant son compagnon, qui me salua de loin, ils allaient ainsi faire le

bilan de leurs occupations de la journée. Ils me faisaient rire tous les deux, deux petits bonshommes septuagénaires, bons vivants et bien en chair, qui garderont à jamais les stigmates de leur vie d'avant. Deux anciens métallos qui auront passé les trois quarts de leur vie dans la chaleur et le bruit des fours. Ils en auront vu des milliers de kilomètres de tuyaux sortir de la machine.

René passait donc la binette entre deux routes de salades, tandis que Louis s'attachait à couper les gourmands des tomates. Une radio diffusait les infos du jour.

Simplement, comme un petit soldat remis en place, je retournai m'asseoir sur ce banc inconfortable, prenant soin de poser mes fesses à l'exact endroit où mon jean en avait déjà absorbé l'humidité.

Les entendant commenter chaque nouvelle de l'actualité, je restais là, à fixer la cinquième fenêtre en partant de la gauche du deuxième étage du bâtiment "L", jusqu'à ce que la douleur me fît certainement perdre connaissance.

Pourquoi avait-il fallu que j'emprenne ce petit monde tranquille de ma présence ? En fin d'après-midi, d'autres jardiniers seraient arrivés, l'ambiance aurait alors été plus musicale. Modeste et Désiré ne peuvent s'empêcher de chanter en travaillant « Ça donne du courage et ça fait pousser les légumes ! » assurent-ils à leurs aînés. « Ce n'est pas du coton que tu cultives... ! » leur rétorquent-ils parfois l'esprit plein d'humour. Les deux anciens ont beaucoup d'estime pour ces jeunes qui partagent le même goût de la culture de la terre. C'est avec passion qu'ils leur transmettent leur savoir-faire de jardinier, toutes ces astuces assimilées au fil des années qui assurent de beaux légumes sans avoir recours aux engrais et autres pesticides. Les deux papys ont, grâce aux deux jeunes, découvert le blues, et c'est volontiers qu'ils éteignent leur radio pour mieux entendre Modeste et sa guitare reprendre des morceaux de BB King ou de Ray Charles. Parfois, des vers improvisés, dévoilent leur cœur et leur âme, et

touchent tous ceux qui ont la chance de les entendre. En écoutant entre les notes, le passant peut, s'il le désire, découvrir l'histoire assez commune de leurs lointains ancêtres arrachés à leur terre d'Afrique pour être vendus comme du bétail en Louisiane. Bien des années plus tard, après les ravages de la Seconde Guerre mondiale, en plus des deux cent mille personnes envoyées occuper nos administrations, c'est cinq cent mille « volontaires » de la communauté noire américaine, que le gouvernement Américain enverra sur ses nouvelles terres Européennes pour participer à la grande reconstruction. Désiré et Modeste travaillent dur à l'usine Chevrolet, ils économisent pour boucler la boucle et aller vivre en Afrique participer au développement économique de la terre de leurs ancêtres.

2

Un an plus tôt

Je savais que ma vie changerait en venant vivre à la capitale, mais comment aurais-je pu imaginer le terrain sur lequel j'allais devoir jouer.

J'étais sorti comme une tortue de la gare souterraine du président Kennedy avec toute ma vie chargée sur les épaules, bien décidé à me fondre dans cette fourmilière qu'est la métropole. Une fourmi ressemblant aux autres fourmis, tel était mon seul et unique but, loin de ma petite bourgade Ardennaise que je venais de quitter, ou peut-être de fuir. Une fourmi comme les autres, ouvrière et qui ne cherchera ni à commander, ni à porter les charges les plus lourdes. Monsieur tout le monde, un jeune de vingt ans, quelqu'un qui passe, un solitaire qui fera église vide à son enterrement et qui laissera la dinde en vie au prochain réveillon.

Ayant vendu tout ce qui pouvait l'être à la maison afin d'offrir de dignes obsèques à ma grand-mère, c'est avec quelques billets verts en poche que je devais maintenant construire ma vie, seul. Peut-être, aurais-je dû utiliser autre chose que le plan inclus dans le calendrier des postes Bora-Bora de mille neuf cent quatre-vingt-quinze pour me guider dans la ville, car en dix ans, de nouvelles lignes de métro avaient été construites. Cela dit, ne sachant pas où aller, l'errance serait certainement la meilleure des guides.

À la campagne, mon passe-temps favori ne m'obligeait à aucun abonnement annuel, assurance ou toute autre cotisation. Perché du haut d'un arbre ou allongé au milieu d'une prairie parmi les fleurs de saison, penser était ma principale occupation. Refaire ou analyser le monde, le monde à ma porte ou celui des étoiles, observer une nature épanouie ou en souffrance, un vers à l'assaut d'une pomme ou le comportement du facteur, valait pour moi toutes les chaînes de télévision.

Posé quelques minutes sur les escaliers du parvis de la gare au pied des Tours Fleuries, adossé à mon sac à dos, j'aurais pu être confondu avec un de ces nombreux routards venus visiter l'état de France. Une vue imprenable sur la célèbre place de la Liberté me rappelait l'approche des fêtes de la Libération du douze juillet. Des drapeaux Français et Américains étaient associés sur les mêmes étendards et fixés sur tout ce qui pouvait l'être, tels que les lampadaires, les façades d'immeubles, les statues des généraux etc. ! La Première Avenue portant également les mêmes couleurs.

L'effervescence de ce centre-ville, conjuguant à la fois une dense circulation automobile et toutes ses nuisances ainsi qu'un flot continu de piétons, était un chaos dans lequel il allait bien falloir que je me lance. Du haut de mon promontoire, j'observais avec amusement, ou inquiétude, cette foule intense de mes futurs semblables dont certains s'amassaient de part et d'autre de la première avenue, dans l'attente de pouvoir traverser ses six voies de circulation. Lorsque la signalisation l'autorisait, ces deux formations, en rangs serrés, s'élançaient pour se mêler l'une à l'autre, l'espace d'un instant, sans que personne ne se gêne, et lorsque la circulation routière reprenait, c'est deux nouveaux groupes en attente qui se reformaient de chaque côté. Bien qu'immergé dans un milieu totalement opposé à ma campagne, toute cette agitation urbaine semblait intéressante à observer, à analyser. Certains piétons semblaient motivés à prendre un bon départ pour la prochaine traversée en se plaçant dans les starting-blocks près de la bordure du trottoir attendant le signal du starter. Qui allait franchir la